

Guy de Maupassant

La paix du ménage



BeQ

Guy de Maupassant

La paix du ménage

Comédie en deux actes en prose

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 676 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Mademoiselle Fifi

Le Rosier de Madame Husson

Contes de la bécasse

Pierre et Jean

Sur l'eau

Les dimanches d'un bourgeois de Paris

La maison Tellier

La Petite Roque

La main gauche

Yvette

Bel-Ami

Mont-Oriol

Notre cœur

Miss Harriet

Fort comme la mort

La paix du ménage

Comédie en deux actes en prose.

Représentée pour la première fois, à Paris,
à la Comédie-Française, le lundi 6 mars 1893.

Édition de référence pour le texte :

Société d'éditions littéraires et artistiques

Librairie Paul Ollendorff, Paris, 1902.

Huitième édition.

Personnages

M. de Sallus.

M. Jacques de Randol.

Madame de Sallus.

À Paris, de nos jours.

Acte premier

Scène première

Madame de Sallus, dans son salon, lit au coin du feu. Jacques de Randol entre sans bruit, regarde si personne ne le voit et vivement la baise sur les cheveux. Elle a un sursaut, pousse un petit cri et se retourne.

MADAME DE SALLUS

Oh ! que vous êtes imprudent !

JACQUES DE RANDOL

Ne craignez rien, on ne m'a point vu.

MADAME DE SALLUS

Mais les domestiques ?

JACQUES DE RANDOL

Dans l'antichambre.

MADAME DE SALLUS

Comment !... on ne vous a pas annoncé

JACQUES DE RANDOL

Non... On m'a ouvert la porte, simplement.

MADAME DE SALLUS

Mais à quoi pensent-ils ?

JACQUES DE RANDOL

Ils pensent, sans doute, que je ne compte plus.

MADAME DE SALLUS

Je ne leur permettrai pas cela. Je veux qu'on vous annonce. Cela aurait mauvais air.

JACQUES DE RANDOL, *riant*.

Ils vont peut-être se mettre à annoncer votre mari...

MADAME DE SALLUS

Jacques, cette plaisanterie est déplacée.

JACQUES DE RANDOL

Pardon. (Il s'assied.) Attendez-vous
quelqu'un ?

MADAME DE SALLUS

Oui... probablement. Vous savez que je reçois
toujours quand je suis chez moi.

JACQUES DE RANDOL

Je sais qu'on a le plaisir de vous apercevoir
cinq minutes, juste le temps de vous demander
des nouvelles de votre santé, et puis paraît un
monsieur quelconque, amoureux de vous, bien
entendu, et qui attend avec impatience que le
premier arrivé s'en aille.

MADAME DE SALLUS, *souriant*.

Que voulez-vous y faire ? Du moment que je
ne suis pas votre femme, il faut bien qu'il en soit
ainsi.

JACQUES DE RANDOL

Ah ! si vous étiez ma femme !...

MADAME DE SALLUS

Si j'étais votre femme ?

JACQUES DE RANDOL

Je vous emmènerais pendant cinq ou six mois, loin de cette horrible ville, pour vous posséder tout seul.

MADAME DE SALLUS

Vous en auriez vite assez.

JACQUES DE RANDOL

Ah ! mais non.

MADAME DE SALLUS

Ah ! mais oui.

JACQUES DE RANDOL

Savez-vous que c'est très torturant d'aimer une femme comme vous.

MADAME DE SALLUS

Pourquoi ?

JACQUES DE RANDOL

Parce qu'on vous aime, comme les affamés regardent les pâtés et les volailles derrière les vitres d'un restaurant.

MADAME DE SALLUS

Oh ! Jacques !...

JACQUES DE RANDOL

C'est vrai. Une femme du monde appartient au monde, c'est-à-dire à tout le monde, excepté à celui à qui elle se donne. Celui-là peut la voir, toutes portes ouvertes, un quart d'heure tous les trois jours, pas plus souvent, à cause des valets. Par exception, avec mille précautions, avec mille craintes, avec mille ruses, elle le rejoint, une ou deux fois par mois, dans un logis meublé. C'est elle alors qui a juste un quart d'heure à lui accorder, parce qu'elle sort de chez Mme X..., pour aller chez Mme Z..., où elle a dit à son cocher de la prendre. S'il pleut, elle ne viendra pas, car il lui est alors impossible de se débarrasser de ce cocher. Or, ce cocher et le valet

de pied, et Mme X..., et Mme Z..., et toutes les autres, tous ceux qui entrent chez elle comme dans un musée, un musée qui ne ferme pas, tous ceux et toutes celles qui mangent sa vie, minute par minute, seconde par seconde, à qui elle se doit comme un employé doit son temps à l'État, parce qu'elle est du monde, tous ces gens sont la vitre transparente et incassable qui vous sépare de ma tendresse.

MADAME DE SALLUS

Vous êtes nerveux, aujourd'hui.

JACQUES DE RANDOL

Non, mais je suis affamé de solitude avec vous. Vous êtes à moi, n'est-ce pas, ou plutôt je suis à vous ; eh bien ! est-ce que ça en a l'air, en vérité ? Je passe ma vie à chercher les moyens de vous rencontrer. Oui, notre amour est fait de rencontres, de saluts, de regards, de frôlements, et pas d'autre chose. Nous nous rencontrons, le matin, dans l'avenue, un salut ; nous nous rencontrons chez vous ou chez une femme quelconque, vingt paroles ; nous nous

rencontrons au théâtre, dix paroles ; nous dînons quelquefois à la même table, trop loin pour nous parler, et alors je n'ose même pas vous regarder, à cause des autres yeux. C'est cela s'aimer ! Est-ce que nous nous connaissons seulement ?

MADAME DE SALLUS

Alors, vous voudriez peut-être m'enlever ?

JACQUES DE RANDOL

C'est impossible, malheureusement.

MADAME DE SALLUS

Alors, quoi ?

JACQUES DE RANDOL

Je ne sais pas. Je dis seulement que cette vie est très énervante.

MADAME DE SALLUS

C'est justement parce qu'il y a beaucoup d'obstacles que votre tendresse ne languit point.

JACQUES DE RANDOL

Oh ! Madeleine, pouvez-vous dire cela ?

MADAME DE SALLUS

Croyez-moi, si votre affection a des chances de durer, c'est surtout parce qu'elle n'est pas libre.

JACQUES DE RANDOL

Vrai ! je n'ai jamais vu de femme aussi positive que vous. Alors, vous croyez que si le hasard faisait que je fusse votre mari, je cesserais de vous aimer ?

MADAME DE SALLUS

Pas tout de suite, mais bientôt.

JACQUES DE RANDOL

C'est révoltant, ce que vous dites !

MADAME DE SALLUS

Non, c'est juste. Vous savez, quand un confiseur prend à son service une vendeuse

gourmande, il lui dit : « Mangez des bonbons tant que vous voudrez, mon enfant. » Elle s'en gorge pendant huit jours, puis elle en est dégoûtée pour le reste de sa vie.

JACQUES DE RANDOL

Ah çà ! voyons, pourquoi m'avez-vous... distingué ?

MADAME DE SALLUS

Je ne sais pas... pour vous être agréable.

JACQUES DE RANDOL

Je vous en prie. Ne vous moquez pas de moi.

MADAME DE SALLUS

Je me suis dit : « Voici un pauvre garçon qui a l'air très amoureux de moi. Moi, je suis très libre, moralement, ayant tout à fait cessé de plaire à mon mari depuis plus de deux ans. Or, puisque cet homme m'aime, pourquoi pas lui ? »

JACQUES DE RANDOL

Vous êtes cruelle.

MADAME DE SALLUS

Au contraire, je ne l'ai pas été. De quoi vous plaignez-vous donc ?

JACQUES DE RANDOL

Tenez, vous m'exaspérez avec cette moquerie continuelle. Depuis que je vous aime, vous me torturez ainsi et je ne sais seulement pas si vous avez pour moi la moindre tendresse.

MADAME DE SALLUS

J'ai eu, en tout cas, des bontés.

JACQUES DE RANDOL

Oh ! vous avez joué un jeu bizarre. Dès le premier jour, je vous ai sentie coquette avec moi, coquette obscurément, mystérieusement, coquette comme vous savez l'être, sans le montrer, quand vous voulez plaire, vous autres. Vous m'avez peu à peu conquis avec des regards, des sourires, des

poignées de main, sans vous compromettre, sans vous engager, sans vous démasquer. Vous avez été terriblement forte et séduisante. Je vous ai aimée de toute mon âme, moi, sincèrement et loyalement. Et, aujourd'hui, je ne sais pas quel sentiment vous avez là – au fond du cœur, – quelle pensée vous avez là – au fond de la tête, – je ne sais pas, je ne sais rien. Je vous regarde et je me dis : « Cette femme, qui semble m'avoir choisi, semble aussi oublier toujours qu'elle m'a choisi. M'aime-t-elle ? Est-elle lasse de moi ? A-t-elle fait un essai, pris un amant pour voir, pour savoir, pour goûter, – sans avoir faim ? » Il y a des jours où je me demande si, parmi tous ceux qui vous aiment, et qui vous le disent sans cesse, il n'y en a pas un qui commence à vous plaire davantage.

MADAME DE SALLUS

Mon Dieu ! il y a des choses qu'il ne faut jamais approfondir.

JACQUES DE RANDOL

Oh ! que vous êtes dure. Cela signifie que

vous ne m'aimez pas.

MADAME DE SALLUS

De quoi vous plaignez-vous ? De ce que je ne parle point... car... je ne crois pas que vous ayez autre chose à me reprocher.

JACQUES DE RANDOL

Pardonnez-moi. Je suis jaloux.

MADAME DE SALLUS

De qui ?

JACQUES DE RANDOL

Je ne sais pas. Je suis jaloux de tout ce que j'ignore en vous.

MADAME DE SALLUS

Oui. Sans m'être reconnaissant du reste.

JACQUES DE RANDOL

Pardon. Je vous aime trop, tout m'inquiète.

MADAME DE SALLUS

Tout ?

JACQUES DE RANDOL

Oui, tout.

MADAME DE SALLUS

Êtes-vous jaloux de mon mari ?

JACQUES DE RANDOL, *stupéfait.*

Non... Quelle idée !

MADAME DE SALLUS

Eh bien ! vous avez tort.

JACQUES DE RANDOL

Allons, toujours votre moquerie.

MADAME DE SALLUS

Non. Je voulais même vous en parler, très sérieusement, et vous demander conseil.

JACQUES DE RANDOL

Au sujet de votre mari ?

MADAME DE SALLUS, *sérieuse*.

Oui. Je ne ris pas, ou plutôt je ne ris plus. (*Riant.*) Alors, vous n'êtes pas jaloux de mon mari ? C'est pourtant le seul homme qui ait des droits sur moi.

JACQUES DE RANDOL

C'est justement parce qu'il a des droits que je ne suis point jaloux. Le cœur des femmes n'admet point qu'on ait des droits.

MADAME DE SALLUS

Mon cher, le droit est une chose positive, un titre de possession qu'on peut négliger – comme mon mari l'a fait depuis deux ans, – mais aussi dont on peut toujours user à un moment donné, comme il semble vouloir le faire depuis quelque temps.

JACQUES DE RANDOL

Vous dites que votre mari...

MADAME DE SALLUS

Oui.

JACQUES DE RANDOL

C'est impossible....

MADAME DE SALLUS

Pourquoi impossible ?

JACQUES DE RANDOL

Parce que votre mari a... d'autres occupations.

MADAME DE SALLUS

Il aime en changer, paraît-il.

JACQUES DE RANDOL

Voyons, Madeleine, que se passe-t-il ?

MADAME DE SALLUS

Tiens !... vous devenez donc jaloux de lui ?

JACQUES DE RANDOL

Je vous en supplie, dites-moi si vous vous moquez ou si vous parlez sérieusement.

MADAME DE SALLUS

Je parle sérieusement. Très sérieusement.

JACQUES DE RANDOL

Alors que se passe-t-il ?

MADAME DE SALLUS

Vous savez ma situation, mais je ne vous ai jamais dit toute mon histoire. Elle est fort simple. La voici en vingt mots. J'ai épousé, à dix-neuf ans, le comte Jean de Sallus, devenu amoureux de moi après m'avoir vue à l'Opéra-Comique. Il connaissait déjà le notaire de papa. Il a été très gentil, pendant les premiers temps ; oui, très gentil ! Je crois vraiment qu'il m'aima. Et moi aussi, j'étais très gentille pour lui, très gentille.

Certes, il n'a pas pu m'adresser l'ombre d'un reproche.

JACQUES DE RANDOL

L'aimiez-vous ?

MADAME DE SALLUS

Mon Dieu ! ne faites donc jamais de ces questions-là !

JACQUES DE RANDOL

Alors, vous l'aimiez ?

MADAME DE SALLUS

Oui et non. Si je l'aimais, c'était comme une petite sotte. Mais je ne le lui ai jamais dit, car je ne sais pas manifester.

JACQUES DE RANDOL

Ça, c'est vrai.

MADAME DE SALLUS

Oui, il est possible que je l'aie aimé quelque

temps, niaisement, en jeune femme timide, tremblante, gauche, inquiète, toujours effarouchée par cette vilaine chose, l'amour d'un homme, par cette vilaine chose, qui est aussi très douce, quelquefois ! Lui, vous le connaissez. C'est un beau, un beau de cercle – les pires des beaux. Ceux-là, au fond, n'ont jamais d'affection durable que pour les filles qui sont les vraies femelles des clubmen. Ils ont des habitudes de caquetages polissons et de caresses dépravées. Il leur faut du nu et de l'obscène – paroles et corps – pour les attirer et les retenir... – À moins que... à moins que les hommes, vraiment, soient incapables d'aimer longtemps la même femme. Enfin, je sentis bientôt que je lui devenais indifférente, qu'il m'embrassait... avec négligence, qu'il me regardait... sans attention, qu'il ne se gênait plus devant moi... pour moi, dans ses manières, dans ses gestes, dans ses discours. Il se jetait au fond des fauteuils avec brusquerie, lisait le journal aussitôt rentré, haussait les épaules et criait : « Je m'en fiche un peu », quand il n'était pas content. Un jour enfin, il bâilla en étirant ses bras. Ce jour-là je compris

qu'il ne m'aimait plus ; j'eus un gros chagrin, mais je souffris tant que je ne sus pas être coquette comme il le fallait et le reprendre. J'appris bientôt qu'il avait une maîtresse, une femme du monde, d'ailleurs. Alors nous avons vécu comme deux voisins, après une explication orageuse.

JACQUES DE RANDOL

Comment ? Une explication ?

MADAME DE SALLUS

Oui.

JACQUES DE RANDOL

À propos de... sa maîtresse.

MADAME DE SALLUS

Oui et non... C'est très difficile à dire... Il se croyait obligé... pour ne pas éveiller mes soupçons, sans doute... de simuler de temps en temps... rarement... une certaine tendresse, très froide d'ailleurs, pour sa femme légitime... qui

avait des droits à cette tendresse... Eh bien !... je lui ai signifié qu'il pourrait s'abstenir à l'avenir de ces manifestations politiques.

JACQUES DE RANDOL

Comment lui avez-vous dit ça ?

MADAME DE SALLUS

Je ne me le rappelle pas.

JACQUES DE RANDOL

Ça a dû être très amusant.

MADAME DE SALLUS

Non... il a d'abord paru très surpris. Puis je lui ai débité une petite phrase apprise par cœur, bien préparée, où je l'invitais à porter ailleurs ses fantaisies intermittentes. Il a compris, m'a saluée très poliment, et il est parti... pour tout à fait.

JACQUES DE RANDOL

Jamais revenu ?

MADAME DE SALLUS

Jamais.

JACQUES DE RANDOL

Il n'a jamais essayé de vous parler de son affection ?

MADAME DE SALLUS

Non... jamais !

JACQUES DE RANDOL

L'avez-vous regretté ?

MADAME DE SALLUS

Peu importe. Ce qui importe, par exemple, c'est qu'il a eu d'innombrables maîtresses, qu'il entretenait, qu'il affichait, qu'il promenait. Cela m'a d'abord irritée, désolée, humiliée ; puis j'en ai pris mon parti ; puis, plus tard, deux ans plus tard... j'ai pris un amant... vous... Jacques.

JACQUES DE RANDOL, *lui baisant la main.*

Et moi, je vous aime de toute mon âme,

Madeleine.

MADAME DE SALLUS

Tout ça n'est pas propre.

JACQUES DE RANDOL

Quoi ?... tout ça ?...

MADAME DE SALLUS

La vie... mon mari... ses maîtresses... moi... et vous.

JACQUES DE RANDOL

Voilà qui prouve, plus que tout, que vous ne m'aimez pas.

MADAME DE SALLUS

Pourquoi ?

JACQUES DE RANDOL

Vous osez dire de l'amour : « Ça n'est pas propre ! » Si vous aimiez, ce serait divin ! Mais une femme amoureuse traiterait de criminel et

d'ignoble celui qui affirmerait une pareille chose.
Pas propre, l'amour !

MADAME DE SALLUS

C'est possible ! Tout dépend des yeux : je vois trop.

JACQUES DE RANDOL

Que voyez-vous ?

MADAME DE SALLUS

Je vois trop bien, trop loin, trop clair.

JACQUES DE RANDOL

Vous ne m'aimez pas.

MADAME DE SALLUS

Si je ne vous aimais pas... un peu... je n'aurais aucune excuse de m'être donnée à vous.

JACQUES DE RANDOL

Un peu... Juste ce qu'il faut pour vous excuser.

MADAME DE SALLUS

Je ne m'excuse pas : je m'accuse.

JACQUES DE RANDOL

Donc, vous m'aimiez... un peu... alors... et vous ne m'aimez plus.

MADAME DE SALLUS

Ne raisonnons pas trop.

JACQUES DE RANDOL

Vous ne faites que cela.

MADAME DE SALLUS

Non ; mais je juge les choses accomplies. On n'a jamais d'idées justes et d'opinions saines que sur ce qui est passé.

JACQUES DE RANDOL

Et vous regrettez ?...

MADAME DE SALLUS

Peut-être.

JACQUES DE RANDOL

Alors, demain ?...

MADAME DE SALLUS

Je ne sais pas.

JACQUES DE RANDOL

N'est-ce rien de vous être fait un ami qui est à vous corps et âme ?

MADAME DE SALLUS

Aujourd'hui.

JACQUES DE RANDOL

Et demain.

MADAME DE SALLUS

Oui, le demain d'après la nuit, mais pas le demain d'après l'année.

JACQUES DE RANDOL

Vous verrez... Alors, votre mari ?....

MADAME DE SALLUS

Cela vous tracasse ?

JACQUES DE RANDOL

Parbleu !

MADAME DE SALLUS

Mon mari redevient amoureux de moi.

JACQUES DE RANDOL

Pas possible !

MADAME DE SALLUS

Encore !... Êtes-vous insolent ! Pourquoi pas ?
mon cher.

JACQUES DE RANDOL

On devient amoureux d'une femme, avant de
l'épouser, on ne redevient point amoureux de sa
femme.

MADAME DE SALLUS

Peut-être ne l'avait-il pas été jusqu'ici.

JACQUES DE RANDOL

Impossible qu'il vous ait connue sans vous avoir aimée, à sa manière... courte et cavalière.

MADAME DE SALLUS

Peu importe. Il se met ou se remet à m'aimer.

JACQUES DE RANDOL

Vrai, je ne comprends pas. Racontez-moi.

MADAME DE SALLUS

Mais je n'ai rien à raconter ; il me fait des déclarations et m'embrasse, et me menace de... de... son autorité. Enfin je suis très inquiète, très tourmentée.

JACQUES DE RANDOL

Madeleine... vous me torturez.

MADAME DE SALLUS

Eh bien ! et moi, croyez-vous que je ne souffre pas ? Je ne suis plus une femme fidèle puisque je vous appartiens ; mais je suis et je resterai un

cœur droit. – Vous ou lui. – Jamais vous et lui. Voilà ce qui est pour moi une infamie, la grosse infamie des femmes coupables ; ce partage qui les rend ignobles. On peut tomber, parce que... parce qu'il y a des fossés le long des routes et qu'il n'est pas toujours facile de suivre le droit chemin ; mais, si on tombe, ce n'est pas une raison pour se vautrer dans la boue.

JACQUES DE RANDOL, *lui prenant et lui
baisant les mains.*

Je vous adore.

MADAME DE SALLUS, *simplement.*

Moi aussi, je vous aime beaucoup, Jacques, et voilà pourquoi j'ai peur.

JACQUES DE RANDOL

Enfin !... merci... Voyons, dites-moi, depuis combien de temps est-il atteint de... cette rechute ?

MADAME DE SALLUS

Mais, depuis... quinze jours ou trois semaines.

JACQUES DE RANDOL

Pas davantage ?

MADAME DE SALLUS

Pas davantage.

JACQUES DE RANDOL

Eh bien ! votre mari est tout simplement...
veuf.

MADAME DE SALLUS

Vous dites ?

JACQUES DE RANDOL

Je dis que votre mari est en disponibilité et
qu'il tâche d'occuper avec sa femme ses loisirs
passagers.

MADAME DE SALLUS

Moi, je vous dis qu'il est amoureux de moi.

JACQUES DE RANDOL

Oui... oui... Oui et non... Il est amoureux de vous... et aussi d'une autre... Voyons... il est de mauvaise humeur, n'est-ce pas ?

MADAME DE SALLUS

Oh ! d'une humeur exécrable.

JACQUES DE RANDOL

Voilà donc un homme amoureux de vous et qui manifeste cette reprise de tendresse par un caractère insupportable... car il est insupportable, n'est-ce pas ?

MADAME DE SALLUS

Oh ! oui, insupportable.

JACQUES DE RANDOL

S'il était pressant avec douceur, vous n'en auriez pas peur ainsi. Vous vous diriez : « J'ai le temps », et puis il vous inspirerait un peu de pitié, car on a toujours de l'apitoiement pour l'homme qui vous aime, fût-il votre mari.

MADAME DE SALLUS

C'est vrai.

JACQUES DE RANDOL

Il est nerveux, préoccupé, sombre ?

MADAME DE SALLUS

Oui... oui...

JACQUES DE RANDOL

Et brusque avec vous... pour ne pas dire brutal ? Il réclame un droit et n'adresse pas une prière ?

MADAME DE SALLUS

C'est vrai...

JACQUES DE RANDOL

Ma chère, en ce moment, vous êtes un dérivatif.

MADAME DE SALLUS

Mais non... mais non...

JACQUES DE RANDOL

Ma chère amie, la dernière maîtresse de votre mari était Mme de Bardane qu'il a lâchée, très cavalièrement, voici deux mois, pour faire la cour à la Santelli.

MADAME DE SALLUS

La chanteuse ?

JACQUES DE RANDOL

Oui. Une capricieuse, très habile, très rusée, très vénale, ce qui n'est pas rare au théâtre... dans le monde non plus, d'ailleurs...

MADAME DE SALLUS

C'est pour cela qu'il va sans cesse à l'Opéra !

JACQUES DE RANDOL, *riant*.

N'en doutez pas.

MADAME DE SALLUS, *songeant*.

Non... non, vous vous trompez.

JACQUES DE RANDOL

La Santelli résiste et l'affole. Alors, ayant le cœur plein de tendresse, sans débouché, il vous en offre une partie.

MADAME DE SALLUS

Mon cher, vous rêvez !... S'il était amoureux de la Santelli, il ne me dirait pas qu'il m'aime... S'il était éperdument préoccupé de cette cabotine, il ne me ferait pas la cour, à moi. S'il la convoitait violemment, enfin, il ne me désirerait pas, en même temps.

JACQUES DE RANDOL

Ah ! comme vous connaissez peu certains hommes ! Ceux de la race de votre mari, quand une femme a jeté en leur cœur ce poison, l'amour, qui n'est pour eux que du désir brutal, quand cette femme leur échappe, ou leur résiste, ils ressemblent à des chiens devenus enragés. Ils vont devant eux comme des fous, comme des possédés, les bras ouverts, les lèvres tendues. Il faut qu'ils aiment n'importe qui, comme le chien

ouvre la gueule et mord n'importe qui, n'importe quoi. La Santelli a déchaîné la bête et vous vous trouvez à portée de sa dent, prenez garde. Ça de l'amour ? non ; si vous voulez, c'est de la rage.

MADAME DE SALLUS

Vous devenez injuste pour lui. La jalousie vous rend méchant.

JACQUES DE RANDOL

Je ne me trompe pas, soyez-en sûre.

MADAME DE SALLUS

Si, vous vous trompez. Mon mari, jadis, m'a négligée, abandonnée, me trouvant niaise, sans doute. Maintenant, il me trouve mieux et revient à moi. Rien de plus simple. Tant pis pour lui, d'ailleurs, car il ne tenait qu'à lui que je fusse une honnête femme toute ma vie.

JACQUES DE RANDOL

Madeleine !

MADAME DE SALLUS

Eh bien ! quoi ?

JACQUES DE RANDOL

Cesse-t-on d'être une honnête femme quand, rejetée par l'homme qui a pris charge de votre existence, de votre bonheur, de votre tendresse et de vos rêves, on ne se résigne pas, étant jeune, belle et pleine d'espoir, à l'éternel isolement, à l'éternel abandon ?

MADAME DE SALLUS

Je vous ai déjà dit qu'il y a des choses auxquelles il ne faut point trop penser. Celle-là est du nombre. (*On entend deux coups de timbre.*) C'est mon mari. Tâchez de lui plaire. Il est fort ombrageux en ce moment.

JACQUES DE RANDOL, *se levant.*

Je préfère m'en aller. Je ne l'aime guère, votre mari, pour beaucoup de raisons. Et puis, il m'est pénible d'être gracieux pour lui, que je méprise un peu, et qui aurait le droit de me mépriser

beaucoup, puisque je lui serre la main.

MADAME DE SALLUS

Je vous ai bien dit que tout cela n'est pas très propre.

Scène II

Les mêmes, M. de Sallus

M. de Sallus entre, l'air maussade. Il regarde un instant sa femme et Jacques de Randol qui prend congé d'elle, puis s'avance.

JACQUES DE RANDOL

Bonjour, Sallus.

M. DE SALLUS

Bonjour, Randol. C'est moi qui vous fais fuir ?

JACQUES DE RANDOL

Non, c'est l'heure. J'ai rendez-vous au cercle, à minuit, et il est onze heures cinquante. (*Ils se serrent la main.*) Vous verra-t-on à la première de *Mahomet* ?

M. DE SALLUS

Oui, sans doute.

JACQUES DE RANDOL

On dit que ce sera un grand succès.

M. DE SALLUS

Oui, sans doute.

JACQUES DE RANDOL, *lui serrant de nouveau la main.*

À bientôt.

M. DE SALLUS

À bientôt.

JACQUES DE RANDOL

Adieu, madame.

MADAME DE SALLUS

Adieu, monsieur.

Il sort.

Scène III

M. de Sallus, Mme de Sallus.

M. DE SALLUS, *se jetant dans un fauteuil.*

Il est ici depuis longtemps, M. Jacques de Randol ?

MADAME DE SALLUS

Mais non... depuis une demi-heure, environ.

M. DE SALLUS

Une demi-heure, plus une heure, cela fait une heure et demie. Le temps vous semble court avec lui.

MADAME DE SALLUS

Comment, une heure et demie ?

M. DE SALLUS

Oui. Comme j'ai vu devant la porte une voiture, j'ai demandé au valet de pied : « Qui est ici ? » il m'a répondu : « M. de Randol. – Il y a longtemps qu'il est arrivé ? – Il était dix heures, monsieur. » En admettant que cet homme se soit trompé d'un quart d'heure à votre avantage, cela fait une heure quarante, au minimum.

MADAME DE SALLUS

Ah çà ! qu'est-ce que vous avez ? Je n'ai plus le droit de recevoir qui bon me semble maintenant ?

M. DE SALLUS

Oh ! ma chère, je ne vous opprime en rien, en rien, en rien. Je m'étonne seulement que vous puissiez confondre une demi-heure avec une heure et demie.

MADAME DE SALLUS

Est-ce une scène que vous voulez ? Si vous me cherchez querelle, dites-le. Je saurai quoi

vous répondre. Si vous êtes simplement de mauvaise humeur, allez vous coucher, et dormez, si vous pouvez.

M. DE SALLUS

Je ne vous cherche pas querelle, et je ne suis pas de mauvaise humeur. Je constate seulement que le temps vous semble très court, quand vous le passez avec M. Jacques de Randol.

MADAME DE SALLUS

Oui, très court, beaucoup plus court qu'avec vous.

M. DE SALLUS

C'est un homme charmant et je comprends qu'il vous plaise. Vous semblez d'ailleurs lui plaire aussi beaucoup, puisqu'il vient presque tous les jours.

MADAME DE SALLUS

Ce genre d'hostilité ne me va pas du tout, mon cher, et je vous prie de vous exprimer et de vous

expliquer clairement. Donc, vous me faites une scène de jalousie ?

M. DE SALLUS

Dieu m'en garde ! J'ai trop de confiance en vous et trop de respect pour vous, pour vous adresser un reproche quelconque. Et je sais que vous avez assez de tact pour ne jamais donner prise à la calomnie... ou à la médisance.

MADAME DE SALLUS

Ne jouons pas sur les mots. Vous trouvez que M. de Randol vient trop souvent dans cette maison... dans votre maison ?

M. DE SALLUS

Je ne puis rien trouver mauvais de ce que vous faites.

MADAME DE SALLUS

En effet, vous n'en avez pas le droit. Aussi bien, puisque vous me parlez sur ce ton, réglons cette question une fois pour toutes, car je n'aime

pas les sous-entendus.

Vous avez, paraît-il, la mémoire courte. Mais je vais venir à votre aide. Soyez franc. Vous ne pensez plus aujourd'hui, par suite de je ne sais quelles circonstances, comme vous pensiez il y a deux ans. Rappelez-vous bien ce qui s'est passé. Comme vous me négligiez visiblement, je suis devenue inquiète, puis j'ai su, on m'a dit, j'ai vu, que vous aimiez Mme de Servières... Je vous ai confié mon chagrin... ma douleur... j'ai été jalouse ! Qu'avez-vous répondu ? Ce que tous les hommes répondent quand ils n'aiment plus une femme qui leur fait des reproches. Vous avez d'abord haussé les épaules, vous avez souri, avec impatience, vous avez murmuré que j'étais folle, puis vous m'avez exposé, avec toute l'adresse possible, je le reconnais, les grands principes du libre amour adoptés par tout mari qui trompe et qui compte bien cependant n'être pas trompé. Vous m'avez laissé entendre que le mariage n'est pas une chaîne, mais une association d'intérêts, un lien social, plus qu'un lien moral ; qu'il ne force pas les époux à n'avoir plus d'amitié ni d'affection, pourvu qu'il n'y ait pas de scandale.

Oh ! vous n'avez pas avoué votre maîtresse, mais vous avez plaidé les circonstances atténuantes. Vous vous êtes montré très ironique pour les femmes, ces pauvres sottes, qui ne permettent pas à leurs maris d'être galants, la galanterie étant une des lois de la société élégante à laquelle vous appartenez. Vous avez beaucoup ri de la figure de l'homme qui n'ose pas faire un compliment à une femme, devant la sienne, et beaucoup ri de l'épouse ombrageuse qui suit de l'œil son mari dans tous les coins, et s'imagine, dès qu'il a disparu dans le salon voisin, qu'il tombe aux genoux d'une rivale. Tout cela était spirituel, drôle et désolant, enveloppé de compliments et pimenté de cruauté, doux et amer à faire sortir du cœur tout amour pour l'homme délicat, faux et bien élevé qui pouvait parler ainsi.

J'ai compris, j'ai pleuré, j'ai souffert. Je vous ai fermé ma porte. Vous n'avez pas réclamé, vous m'avez jugée intelligente plus que vous n'auriez cru et nous avons vécu complètement séparés. Voici deux ans que cela dure, deux longues années qui, certes, ne vous ont pas paru plus de six mois. Nous allons dans le monde ensemble,

nous en revenons ensemble, puis nous rentrons chacun chez nous. La situation a été établie ainsi par vous, par votre faute, par suite de votre première infidélité, qui a été suivie de beaucoup d'autres. Je n'ai rien dit, je me suis résignée, je vous ai chassé de mon cœur. Maintenant c'est fini, que demande-vous ?

M. DE SALLUS

Ma chère, je ne demande rien. Je ne veux pas répondre au discours agressif que vous venez de me tenir. Je voulais seulement vous donner un conseil – d'ami, – sur un danger possible que pourrait courir votre réputation. Vous êtes belle, très en vue, très enviée. On suppose vite une aventure...

MADAME DE SALLUS

Pardon. Si nous parlons d'aventure, je demande à faire la balance entre nous.

M. DE SALLUS

Voyons, ne plaisantez pas, je vous prie. Je

vous parle en ami, en ami sérieux. Quant à tout ce que vous venez de me dire, c'est fortement exagéré.

MADAME DE SALLUS

Pas du tout. Vous avez affiché, étalé toutes vos liaisons, ce qui équivalait à me donner l'autorisation de vous imiter. Eh bien ! mon cher, je cherche...

M. DE SALLUS

Permettez.

MADAME DE SALLUS

Laissez-moi donc parler. Je suis belle, dites-vous, je suis jeune, et condamnée par vous à vivre, à vieillir, en veuve. Mon cher, regardez-moi. (*Elle se lève.*) Est-il juste que je me résigne au rôle d'Ariane abandonnée pendant que son mari court de femme en femme, et de fille en fille ? (*S'animant.*) Une honnête femme ! Je vous entends. Une honnête femme va-t-elle jusqu'au sacrifice de toute une vie, de toute joie, de toute

tendresse, de tout ce pour quoi nous sommes nées, nous autres ? Regardez-moi donc. Suis-je faite pour le cloître ? Puisque j'ai épousé un homme, c'est que je ne me destinais pas au cloître, n'est-ce pas ? Cet homme, qui m'a prise, me rejette et court à d'autres... Lesquelles ! Moi je ne suis pas de celles qui partagent. Tant pis pour vous, tant pis pour vous. Je suis libre. Vous n'avez pas le droit de m'adresser un conseil. Je suis libre !

M. DE SALLUS

Ma chère, calmez-vous. Vous vous méprenez complètement. Je ne vous ai jamais soupçonnée. J'ai pour vous une profonde estime et une profonde amitié ; une amitié qui grandit chaque jour. Je ne peux pas revenir sur ce passé que vous me reprochez si cruellement. Je suis peut-être un peu trop... comment dirais-je ?

MADAME DE SALLUS

Dites Régence. Je connais ce plaidoyer pour excuser toutes les faiblesses et toutes les fredaines. Ah oui ! le XVIII^e siècle ! le siècle

élégant ! Que de grâce, quelle délicieuse fantaisie, que de caprices adorables ! C'est une rengaine, mon cher.

M. DE SALLUS

Non, vous vous méprenez encore. Je suis, j'étais surtout, trop... trop Parisien, trop habitué à la vie du soir, en me mariant, habitué aux coulisses, au cercle, à mille choses... on ne peut pas rompre tout de suite... il faut du temps. Et puis, le mariage nous change trop, trop vite. Il faut s'y accoutumer... peu à peu... Vous m'avez coupé les vivres quand j'allais m'y faire.

MADAME DE SALLUS

Grand merci. Et vous venez, peut-être, me proposer une nouvelle épreuve ?

M. DE SALLUS

Oh ! quand il vous plaira. Vrai, quand on se marie après avoir vécu comme moi, on ne peut s'empêcher de regarder d'abord un peu sa femme comme une nouvelle maîtresse, une maîtresse

honnête... ce n'est que plus tard qu'on comprend bien, qu'on distingue bien, et qu'on se repent.

MADAME DE SALLUS

Eh bien ! mon cher, il est trop tard. Comme je vous l'ai dit, je cherche de mon côté. J'ai mis trois ans à m'y décider. Vous avouerez que c'est long. Il me faut quelqu'un de bien, de mieux que vous... C'est un compliment que je vous fais et vous n'avez pas l'air de le remarquer.

M. DE SALLUS

Madeleine, cette plaisanterie est déplacée.

MADAME DE SALLUS

Mais non, car je suppose que toutes vos maîtresses étaient mieux que moi, puisque vous les avez préférées à moi.

M. DE SALLUS

Voyons, dans quelle disposition d'esprit êtes-vous ?

MADAME DE SALLUS

Mais je suis comme toujours. C'est vous qui avez changé, mon cher.

M. DE SALLUS

C'est vrai, j'ai changé.

MADAME DE SALLUS

Ce qui veut dire ?

M. DE SALLUS

Que j'étais un imbécile.

MADAME DE SALLUS

Et que ?...

M. DE SALLUS

Que je reviens à la raison.

MADAME DE SALLUS

Et que ?...

M. DE SALLUS

Que je suis amoureux de ma femme.

MADAME DE SALLUS

Vous êtes donc à jeun ?

M. DE SALLUS

Vous dites ?

MADAME DE SALLUS

Je dis que vous êtes à jeun.

M. DE SALLUS

Comment ça ?

MADAME DE SALLUS

Quand on est à jeun on a faim, et quand on a faim, on se décide à manger des choses qu'on n'aimerait point à un autre moment. Je suis le plat, négligé aux jours d'abondance, auquel vous revenez aux jours de disette. Merci.

M. DE SALLUS

Je ne vous ai jamais vue ainsi. Vous me faites de la peine autant que vous m'étonnez.

MADAME DE SALLUS

Tant pis pour nous deux. Si je vous étonne, vous me révoltez. Sachez que je ne suis pas faite pour ce rôle d'intermédiaire.

M. DE SALLUS *s'approche, lui prend la main et la baise longuement.*

Madeleine, je vous jure que je suis devenu amoureux de vous, très fort, pour de vrai, pour tout à fait.

MADAME DE SALLUS

Il se peut que vous en soyez convaincu. Quelle est donc la femme qui ne veut pas de vous, en ce moment ?

M. DE SALLUS

Madeleine, je vous jure...

MADAME DE SALLUS

Ne jurez pas. Je suis sûre que vous venez de rompre avec une maîtresse. Il vous en faut une autre, et vous ne trouvez pas. Alors vous vous adressez à moi. Depuis trois ans, vous m'avez oubliée, de sorte que je vous fais l'effet de quelque chose de nouveau. Ce n'est pas à votre femme que vous revenez, mais à une femme avec qui vous avez rompu et que vous désirez reprendre. Ce n'est là, au fond, qu'un jeu de libertin.

M. DE SALLUS

Je ne me demande pas si vous êtes ma femme ou une femme : vous êtes celle que j'aime, qui a pris mon cœur. Vous êtes celle dont je rêve, celle dont l'image me suit partout, dont le désir me hante. Il se trouve que vous êtes ma femme, tant mieux ou tant pis ! je ne sais pas, que m'importe ?

MADAME DE SALLUS

C'est vraiment un joli rôle que vous m'offrez

là. Après Mlle Zozo, Mlle Lili, Mlle Tata, vous offrez sérieusement à Mme de Sallus de prendre la succession vacante et de devenir la maîtresse de son mari, pour quelque temps ?

M. DE SALLUS

Pour toujours.

MADAME DE SALLUS

Pardon. Pour toujours, je redeviendrais votre femme, et ce n'est pas de cela qu'il s'agit, puisque j'ai cessé de l'être. La distinction est subtile, mais réelle. Et puis l'idée de faire de moi votre maîtresse légitime vous enflamme beaucoup plus que l'idée de reprendre votre compagne obligatoire.

M. DE SALLUS, *riant*.

Eh bien ! pourquoi une femme ne deviendrait-elle pas la maîtresse de son mari ? J'admets parfaitement votre point de vue. Vous êtes libre, absolument libre, par ma faute. Moi, je suis amoureux de vous et je vous dis : « Madeleine,

puisque votre cœur est vide, ayez pitié de moi. Je vous aime. »

MADAME DE SALLUS

Vous me demandez la préférence, à titre d'époux ?

M. DE SALLUS

Oui.

MADAME DE SALLUS

Vous reconnaissez que je suis libre ?

M. DE SALLUS

Oui.

MADAME DE SALLUS

Vous voulez que je devienne votre maîtresse ?

M. DE SALLUS

Oui.

MADAME DE SALLUS

C'est bien entendu ? votre maîtresse ?

M. DE SALLUS

Oui.

MADAME DE SALLUS

Eh bien !... j'allais prendre un engagement d'un autre côté, mais puisque vous me demandez la préférence, je vous la donnerai, à prix égal.

M. DE SALLUS

Je ne comprends pas.

MADAME DE SALLUS

Je m'explique. Suis-je aussi bien que vos cocottes ? Soyez franc.

M. DE SALLUS

Mille fois mieux.

MADAME DE SALLUS

Bien vrai ?

M. DE SALLUS

Bien vrai.

MADAME DE SALLUS

Mieux que la mieux ?

M. DE SALLUS

Mille fois.

MADAME DE SALLUS

Eh bien ! dites-moi combien elle vous a coûté, la mieux, en trois mois ?

M. DE SALLUS

Je n'y suis plus.

MADAME DE SALLUS

Je dis : « Combien vous a coûté, en trois mois, la plus charmante de vos maîtresses, en argent, bijoux, soupers, dîners, théâtre, etc., etc. ; entretien complet, enfin ?

M. DE SALLUS

Est-ce que je sais, moi ?

MADAME DE SALLUS

Vous devez savoir. Voyons, faisons le compte. Donniez-vous une somme ronde, ou payiez-vous les fournisseurs séparément ? Oh ! vous n'êtes pas homme à entrer dans le détail, vous donniez la somme ronde.

M. DE SALLUS

Madeleine, vous êtes intolérable.

MADAME DE SALLUS

Suivez-moi bien. Quand vous avez commencé à me négliger, vous avez supprimé trois chevaux dans vos écuries : un des miens et deux des vôtres ; plus un cocher et un valet de pied. Il fallait bien faire des économies intérieures pour payer les nouvelles dépenses extérieures.

M. DE SALLUS

Mais ce n'est pas vrai.

MADAME DE SALLUS

Oui, oui. J'ai les dates ; ne niez pas, je vous confondrai. Vous avez cessé également de me donner des bijoux, puisque vous aviez d'autres oreilles, d'autres doigts, d'autres poignets et d'autres poitrines à embellir. Vous avez supprimé un de nos deux jours d'opéra, et j'oublie beaucoup de petites choses moins importantes. Tout cela, à mon compte, doit faire environ cinq mille francs par mois. Est-ce juste ?

M. DE SALLUS

Vous êtes folle.

MADAME DE SALLUS

Non, non. Avouez. Celle de vos cocottes qui vous a coûté le plus cher arrivait-elle à cinq mille francs par mois ?

M. DE SALLUS

Vous êtes folle.

MADAME DE SALLUS

Vous le prenez ainsi, bonsoir !

Elle va sortir. Il la retient.

M. DE SALLUS

Voyons, cessez ces plaisanteries-là.

MADAME DE SALLUS

Cinq mille francs ! Dites-moi si elle vous coûtait cinq mille francs ?

M. DE SALLUS

Oui, à peu près.

MADAME DE SALLUS

Eh bien ! mon ami, donnez-moi tout de suite cinq mille franc, et je vous signe un bail d'un mois.

M. DE SALLUS

Mais vous avez perdu la tête !

MADAME DE SALLUS

Bonsoir ! Bonne nuit !

M. DE SALLUS

Quelle toquée ! Voyons, Madeleine, restez, nous allons causer sérieusement.

MADAME DE SALLUS

De quoi ?

M. DE SALLUS

De... de... de mon amour pour vous.

MADAME DE SALLUS

Mais il n'est pas sérieux du tout, votre amour.

M. DE SALLUS

Je vous jure que oui.

MADAME DE SALLUS

Blagueur ! Tenez, vous me donnez soif à force de me faire parler.

Elle va au plateau portant la théière et les sirops et se verse un verre d'eau claire. Au moment où elle va boire, son mari s'approche sans bruit et lui baise le cou.

Elle se retourne brusquement et lui jette son verre d'eau en pleine figure.

M. DE SALLUS

Ah ! c'est stupide !

MADAME DE SALLUS

Ça se peut. Mais ce que vous avez fait, ou tenté de faire, était ridicule.

M. DE SALLUS

Voyons, Madeleine.

MADAME DE SALLUS

Cinq mille francs.

M. DE SALLUS

Mais ce serait idiot.

MADAME DE SALLUS

Pourquoi ça ?

M. DE SALLUS

Comment, pourquoi ? Un mari, payer sa femme, sa femme légitime ! Mais j'ai le droit...

MADAME DE SALLUS

Non. Vous avez la force... et moi, j'aurai... ma vengeance.

M. DE SALLUS

Madeleine...

MADAME DE SALLUS

Cinq mille francs.

M. DE SALLUS

Je serais déplorablement ridicule si je donnais de l'argent à ma femme ; ridicule et imbécile.

MADAME DE SALLUS

Il est bien plus bête, quand on a une femme,

une femme comme moi, d'aller payer des cocottes.

M. DE SALLUS

Je le confesse. Cependant, si je vous ai épousée, ce n'est pas pour me ruiner avec vous.

MADAME DE SALLUS

Permettez. Quand vous portez de l'argent, votre argent qui est aussi mon argent par conséquent, chez une drôlesse, vous commettez une action plus que douteuse : vous me ruinez, moi, en même temps que vous vous ruinez, puisque vous employez ce mot. J'ai eu la délicatesse de ne pas vous demander plus que la drôlesse en question. Or, les cinq mille francs que vous allez me donner resteront dans votre maison, dans votre ménage. C'est une grosse économie que vous faites. Et puis, je vous connais, jamais vous n'aimerez tout à fait ce qui est droit et légitime ; or, en payant cher, très cher, car je vous demanderai peut-être de l'augmentation, ce que vous avez le droit de prendre, vous trouverez notre... liaison beaucoup

plus savoureuse... Maintenant, monsieur, bonsoir, je vais me coucher.

M. DE SALLUS, *d'un air insolent.*

Voulez-vous un chèque ou des billets de banque ?

MADAME DE SALLUS, *avec hauteur.*

Je préfère les billets de banque.

M. DE SALLUS, *ouvrant son portefeuille.*

Je n'en ai que trois. Je vais compléter avec un chèque.

Il le signe, puis tend le tout à sa femme.

MADAME DE SALLUS *prend, regarde son mari avec dédain, puis d'une voix dure.*

Vous êtes bien l'homme que je pensais. Après avoir payé des filles vous consentez à me payer comme elles, tout de suite, sans révolte. Vous avez trouvé que c'était cher, vous avez craint d'être grotesque. Mais vous ne vous êtes pas aperçu que je me vendais, moi, votre femme.

Vous me désiriez un peu pour vous changer de vos gueuses, alors je me suis avilie à devenir semblable à elles ; vous ne m'avez pas repoussée, mais désirée davantage, autant qu'elles, même plus puisque j'étais plus méprisable.

Vous vous êtes trompé, mon cher, ce n'est pas ainsi que vous auriez pu me conquérir. Adieu !

Elle lui jette son argent au visage et sort.

Acte deuxième

Scène première

Mme de Sallus, seule dans son salon, comme au premier acte. Elle écrit, puis lève les yeux vers la pendule.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Jacques de Randol !

JACQUES DE RANDOL, *après lui avoir baisé la main.*

Vous allez bien, madame ?

MADAME DE SALLUS

Assez bien, merci.

Le domestique sort.

JACQUES DE RANDOL

Qu'y a-t-il ? Votre lettre m'a bouleversé. J'ai cru un accident arrivé et je suis accouru.

MADAME DE SALLUS

Il y a, mon ami, qu'il faut prendre une grande résolution et que l'heure est très grave pour nous.

JACQUES DE RANDOL

Expliquez-vous.

MADAME DE SALLUS

Depuis deux jours, j'ai subi toutes les angoisses que puisse endurer le cœur d'une femme.

JACQUES DE RANDOL

Que s'est-il passé ?

MADAME DE SALLUS

Je vais vous le dire, et je vais m'efforcer de le faire avec calme pour que vous ne me croyiez pas folle. Je ne puis plus vivre ainsi... et je vous ai

appelé...

JACQUES DE RANDOL

Vous savez que je suis à vous. Dites ce que je dois faire...

MADAME DE SALLUS

Je ne puis plus vivre près de lui. C'est impossible. Il me torture.

JACQUES DE RANDOL

Votre mari ?

MADAME DE SALLUS

Oui, mon mari.

JACQUES DE RANDOL

Qu'a-t-il fait ?

MADAME DE SALLUS

Il faut remonter à votre départ, l'autre jour. Quand nous avons été seuls, il m'a d'abord fait une scène de jalousie à votre sujet.

JACQUES DE RANDOL

À mon sujet ?

MADAME DE SALLUS

Oui, une scène prouvant même qu'il nous espionnait un peu.

JACQUES DE RANDOL

Comment ?

MADAME DE SALLUS

Il avait interrogé un domestique.

JACQUES DE RANDOL

Rien de plus ?

MADAME DE SALLUS

Non. D'ailleurs cela n'a pas d'importance, et il vous aime beaucoup en réalité. Puis, il m'a déclaré son amour. Moi, j'ai peut-être été trop insolente... trop dédaigneuse, je ne sais pas au juste. Je me trouvais dans une situation si grave, si pénible, si difficile, que j'ai tout osé pour

l'éviter.

JACQUES DE RANDOL

Qu'avez-vous fait ?

MADAME DE SALLUS

J'ai tâché de le blesser de telle sorte qu'il s'éloignât de moi pour toujours.

JACQUES DE RANDOL

Vous n'avez point réussi, n'est-ce pas ?

MADAME DE SALLUS

Non.

JACQUES DE RANDOL

Ça ne réussit jamais, ces moyens-là, au contraire ; ça rapproche.

MADAME DE SALLUS

Le lendemain, pendant tout le déjeuner, il avait l'air méchant, excité, sournois. Puis, au moment de se lever de table, il m'a dit : « Je

n'oublierai point votre procédé d'hier, et je ne vous le laisserai pas oublier non plus. Vous voulez la guerre, ce sera la guerre. Mais je vous préviens que je vous dompterai, car je suis le maître. » Je lui ai répondu : « Soit. Mais, si vous me poussez à bout, prenez garde... Il ne faut pas jouer avec les femmes... »

JACQUES DE RANDOL

Il ne faut surtout pas jouer ce jeu-là avec sa femme... Et il a répondu ?

MADAME DE SALLUS

Il n'a pas répondu, il m'a brutalisée.

JACQUES DE RANDOL

Comment ? Il vous a frappée ?

MADAME DE SALLUS

Oui et non. Il m'a brutalisée, étreinte, meurtrie. J'en ai gardé des noirs tout le long des bras. Mais il ne m'a point frappée.

JACQUES DE RANDOL

Alors, qu'a-t-il fait ?

MADAME DE SALLUS

Il m'embrassait, en cherchant à maîtriser ma résistance.

JACQUES DE RANDOL

C'est tout ?...

MADAME DE SALLUS

Comment, c'est tout ?... Vous trouvez que ce n'est pas assez... vous ?

JACQUES DE RANDOL

Vous ne me comprenez pas : je voulais savoir s'il vous avait battue.

MADAME DE SALLUS

Eh ! non ! ce n'est pas cela que je crains de lui ! J'ai pu heureusement atteindre la sonnette.

JACQUES DE RANDOL

Vous avez sonné ?

MADAME DE SALLUS

Oui.

JACQUES DE RANDOL

Oh ! par exemple !... Et quand le domestique est venu, vous l'avez prié de reconduire votre mari ?

MADAME DE SALLUS

Vous trouvez cela plaisant ?

JACQUES DE RANDOL

Non, ma chère amie, cela me désole, mais je ne puis m'empêcher de juger la situation originale. Pardonnez-moi... Et après ?

MADAME DE SALLUS

J'ai demandé ma voiture. Alors, aussitôt après le départ de Joseph, il m'a dit, avec cet air arrogant que vous lui connaissez : « Aujourd'hui

ou demain, peu m'importe !... »

JACQUES DE RANDOL

Et ?...

MADAME DE SALLUS

C'est presque tout.

JACQUES DE RANDOL

Presque ?...

MADAME DE SALLUS

Oui, car je me barricade chez moi à présent, dès que je l'entends rentrer.

JACQUES DE RANDOL

Vous ne l'avez pas revu ?

MADAME DE SALLUS

Oui, plusieurs fois... mais quelques instants, chaque fois, seulement.

JACQUES DE RANDOL

Que vous a-t-il dit ?

MADAME DE SALLUS

Presque rien. Il ricane ou il demande avec insolence : « Êtes-vous moins farouche, aujourd'hui ? » Enfin, hier soir, à table, il a apporté un petit livre qu'il s'est mis à lire pendant le dîner. Comme je ne voulais pas paraître gênée ou anxieuse, j'ai dit : « Vous prenez décidément envers moi des habitudes d'exquise courtoisie. » – Il sourit. – « Lesquelles ? – Vous choisissez, pour lire, les instants où nous sommes ensemble. » Il répondit : « Mon Dieu, c'est votre faute, puisque vous ne me permettez pas autre chose. Ce petit livre est d'ailleurs fort intéressant : il s'appelle le Code ! Voulez-vous me permettre de vous en faire connaître quelques articles qui vous plairont certainement ? » Alors il m'a lu la loi, tout ce qui concerne le mariage, les devoirs de la femme et les droits du mari ; puis il m'a regardée, bien en face, en demandant : « Avez-vous compris ? » J'ai répondu sur le

même ton : « Oui, trop : je viens de comprendre enfin quelle espèce d'homme j'ai épousé ! » Puis je suis sortie, et je ne l'ai plus revu.

JACQUES DE RANDOL

Vous ne l'avez pas vu aujourd'hui ?

MADAME DE SALLUS

Non : il a déjeuné dehors. Alors, moi, j'ai songé, et je suis décidée à ne plus me trouver en face de lui.

JACQUES DE RANDOL

Êtes-vous sûre qu'il n'y ait pas là-dedans beaucoup de colère, de vanité froissée par votre attitude, beaucoup de bravade et de dépit ? Peut-être sera-t-il très gentil tout à l'heure. Il a passé sa soirée d'hier à l'Opéra. La Santelli a eu un gros succès dans *Mahomet*, et je crois qu'elle l'a invité à souper. Or, si le souper a été de son goût, peut-être est-il à présent d'une humeur charmante.

MADAME DE SALLUS

Oh ! que vous êtes irritant !... Comprenez donc que je suis au pouvoir de cet homme, que je lui appartiens, plus que son valet et même que son chien, car il a sur moi des droits ignobles. Le Code, votre code de sauvages, me livre à lui sans défense, sans révolte possible : sauf me tuer, il peut tout. Comprenez-vous cela, vous ? comprenez-vous l'horreur de ce droit ?... Sauf me tuer, il peut tout !... Et il a la force, la force et la police pour tout exiger !... et moi, je n'ai pas un moyen d'échapper à cet homme que je méprise et que je hais ! Oui, voilà votre loi !... Il m'a prise, épousée, puis délaissée. Moi, j'ai le droit moral, le droit absolu de le haïr. Eh bien ! malgré cette haine légitime, malgré le dégoût, l'horreur que doit m'inspirer à présent ce mari qui m'a dédaignée, trompée, qui a couru, sous mes yeux, de fille en fille, il peut à son gré exiger de moi un honteux, un infâme abandon !... Je n'ai pas le droit de me cacher, car je n'ai pas le droit d'avoir une clef qui ferme ma porte. Tout est à lui : la clef, la porte et la femme !... Mais c'est monstrueux, cela ! N'être plus maître de soi,

n'avoir plus la liberté sacrée de préserver sa chair de pareilles souillures ; ne voilà-t-il pas la plus abominable loi que vous ayez établie, vous autres ?

JACQUES DE RANDOL

Oh ! je comprends bien ce que vous devez souffrir, mais je ne vois point de remède. Aucun magistrat ne peut vous protéger ; aucun texte ne peut vous garantir.

MADAME DE SALLUS

Je le sais bien. Mais quand on n'a plus ni père ni mère, quand la police est contre vous et quand on n'accepte pas les transactions dégradantes dont s'accommodent la plupart des femmes, il y a toujours un moyen.

JACQUES DE RANDOL

Lequel ?

MADAME DE SALLUS

Quitter la maison.

JACQUES DE RANDOL

Vous voulez ?...

MADAME DE SALLUS

M'enfuir.

JACQUES DE RANDOL

Seule ?

MADAME DE SALLUS

Non, – avec vous.

JACQUES DE RANDOL

Avec moi ! Y songez-vous ?

MADAME DE SALLUS

Oui. Tant mieux. Le scandale empêchera qu'il me reprenne. Je suis brave. Il me force au déshonneur, il sera complet, éclatant, tant pis pour lui, tant pis pour moi !

JACQUES DE RANDOL

Oh ! prenez garde, vous êtes dans une de ces

minutes d'exaltation où l'on commet d'irréparables folies.

MADAME DE SALLUS

J'aime mieux commettre une folie, et me perdre, puisqu'on appelle cela se perdre, que de m'exposer à cette lutte infâme de chaque jour dont je suis menacée.

JACQUES DE RANDOL

Madeleine, écoutez-moi. Vous êtes dans une situation terrible, ne vous jetez pas dans une situation désespérée. Soyez calme.

MADAME DE SALLUS

Et que me conseillez-vous ?...

JACQUES DE RANDOL

Je ne sais pas... nous allons voir. Mais je ne puis vous conseiller un scandale qui vous mettrait hors la loi du monde.

MADAME DE SALLUS

Ah ! oui, cette autre loi qui permet d'avoir des amants avec pudeur, sans blesser les bienséances !

JACQUES DE RANDOL

Il ne s'agit pas de cela, mais de ne point mettre les torts de votre côté, dans votre querelle avec votre mari. Êtes-vous décidée à le quitter ?

MADAME DE SALLUS

Oui.

JACQUES DE RANDOL

Bien décidée ?

MADAME DE SALLUS

Oui.

JACQUES DE RANDOL

Pour tout à fait ?

MADAME DE SALLUS

Pour tout à fait.

JACQUES DE RANDOL

Eh bien ! soyez rusée, adroite. Sauvegardez votre réputation, votre nom, ne faites ni bruit ni scandale, attendez une occasion...

MADAME DE SALLUS

Et soyez charmante quand il rentrera, prêtez-vous à ses fantaisies...

JACQUES DE RANDOL

Oh ! Madeleine. Je vous parle en ami...

MADAME DE SALLUS

En ami prudent...

JACQUES DE RANDOL

En ami qui vous aime trop pour vous conseiller une maladresse.

MADAME DE SALLUS

Et juste assez pour me conseiller une lâcheté.

JACQUES DE RANDOL

Moi, jamais ! Mon plus ardent désir est de vivre près de vous. Obtenez votre divorce, et alors, si vous le voulez bien, je vous épouserai.

MADAME DE SALLUS

Oui, dans deux ans. Vous avez l'amour patient.

JACQUES DE RANDOL

Mais, si je vous enlève, il vous reprendra demain, chez moi, vous fera condamner à la prison, vous ! et rendra impossible que vous deveniez jamais ma femme.

MADAME DE SALLUS

Ne peut-on fuir ailleurs que chez vous ? et se cacher de telle sorte qu'il ne nous retrouve point ?

JACQUES DE RANDOL

Oui, – on peut se cacher ; mais alors il faut vivre caché jusqu'à sa mort, sous un faux nom, à l'étranger, ou au fond d'un village. C'est le baigne de l'amour, cela ! Dans trois mois, vous me haïriez. Je ne vous laisserai pas commettre cette folie.

MADAME DE SALLUS

Je croyais que vous m'aimiez assez pour la faire avec moi. Je me suis trompée, adieu !

JACQUES DE RANDOL

Madeleine. Écoutez...

MADAME DE SALLUS

Jacques, il faut me prendre ou me perdre. Répondez.

JACQUES DE RANDOL

Madeleine, je vous en supplie.

MADAME DE SALLUS

Cela suffit... Adieu !

Elle se lève et va vers la porte.

JACQUES DE RANDOL

Je vous en supplie, écoutez-moi.

MADAME DE SALLUS

Non... non... non... Adieu !

*Il la prend par les bras, elle se débat
exaspérée.*

MADAME DE SALLUS

Laissez-moi ! Laissez-moi ! Voulez-vous me
laisser partir, ou j'appelle.

JACQUES DE RANDOL

Appelez, mais écoutez-moi. Je ne veux pas
que vous puissiez me reprocher un jour l'acte de
démence que vous méditez. Je ne veux pas que
vous me haïssiez ; que, liée à moi par cette fuite,
vous portiez en vous le cuisant regret de ce que je

vous aurai laissée faire...

MADAME DE SALLUS

Lâchez-moi... Vous me faites pitié... lâchez-moi !

JACQUES DE RANDOL

Vous le voulez ? Eh bien ! partons.

MADAME DE SALLUS

Oh ! non ! Plus maintenant. À présent, je vous connais. Il est trop tard. Lâchez-moi donc !

JACQUES DE RANDOL

J'ai fait ce que je devais faire. J'ai dit ce que je devais dire. Je ne suis plus responsable envers vous, vous n'aurez plus le droit de m'adresser de reproches. Partons.

MADAME DE SALLUS

Non. Trop tard. Je n'accepte pas les sacrifices.

JACQUES DE RANDOL

Il ne s'agit pas de sacrifice. Fuir avec vous est mon plus ardent désir.

MADAME DE SALLUS, *stupéfaite*.

Vous êtes fou !

JACQUES DE RANDOL

Pourquoi, fou ? N'est-ce pas naturel, puisque je vous aime ?

MADAME DE SALLUS

Expliquez-vous.

JACQUES DE RANDOL

Que voulez-vous que j'explique ? Je vous aime, je n'ai pas autre chose à dire. Partons.

MADAME DE SALLUS

Vous étiez tout à l'heure trop circonspect pour devenir tout à coup si hardi.

JACQUES DE RANDOL

Vous ne me comprenez pas. Écoutez-moi. Quand j'ai senti que je vous aimais, j'ai pris vis-à-vis de moi et vis-à-vis de vous un engagement sacré. L'homme qui devient l'amant d'une femme comme vous, mariée et délaissée, esclave de fait et moralement libre, crée entre elle et lui un lien que seule elle peut dénouer. Cette femme risque tout. Et c'est justement parce qu'elle le sait, parce qu'elle donne tout, son cœur, son corps, son âme, son honneur, sa vie, parce qu'elle a prévu toutes les misères, tous les dangers, toutes les catastrophes, parce qu'elle ose un acte hardi, un acte intrépide, parce qu'elle est préparée, décidée à tout braver : son mari qui peut la tuer et le monde qui peut la rejeter, c'est pour cela qu'elle est belle dans son infidélité conjugale ; c'est pour cela que son amant, en la prenant, doit avoir aussi tout prévu, et la préférer à tout, quoi qu'il arrive. Je n'ai plus rien à dire. J'ai parlé d'abord en homme sage qui devait vous prévenir, il ne reste plus en moi qu'un homme, celui qui vous aime. Ordonnez.

MADAME DE SALLUS

C'est bien dit. Mais est-ce vrai ?

JACQUES DE RANDOL

C'est vrai !

MADAME DE SALLUS

Vous désirez partir avec moi ?

JACQUES DE RANDOL

Oui.

MADAME DE SALLUS

Du fond du cœur ?

JACQUES DE RANDOL

Du fond du cœur.

MADAME DE SALLUS

Aujourd'hui ?

JACQUES DE RANDOL

Quand vous voudrez.

MADAME DE SALLUS

Il est sept heures trois quarts. Mon mari va rentrer. Nous dînons à huit. Je serai libre à neuf heures et demie ou dix heures.

JACQUES DE RANDOL

Où faut-il vous attendre ?

MADAME DE SALLUS

Au bout de la rue, dans un coupé. (*On entend le timbre.*) Le voilà. C'est la dernière fois... heureusement.

Scène II

Les mêmes, M. de Sallus.

M. DE SALLUS, à *Jacques de Randol*
qui s'est levé pour partir.

Eh bien ! quoi ? Vous vous en allez encore ? Il suffit donc que je me montre pour vous faire fuir ?

JACQUES DE RANDOL

Non, mon cher Sallus, vous ne me faites pas fuir, mais je partais.

M. DE SALLUS

C'est justement ce que je dis. Vous partez toujours au moment précis où j'arrive. Je comprends que le mari ait moins de séduction que la femme. Laissez-lui croire, au moins, qu'il

ne vous déplaît pas trop. (*Il rit.*)

JACQUES DE RANDOL

Vous me plaisez beaucoup, au contraire, et si vous aviez la bonne habitude d'entrer chez vous sans sonner, vous ne me trouveriez jamais prêt à partir quand vous entrez.

M. DE SALLUS

Pourtant... il est assez naturel de sonner aux portes.

JACQUES DE RANDOL

Oui, mais un coup de sonnette me fait toujours me lever, et, rentrant chez vous, vous pourriez vous dispenser de vous annoncer comme les autres.

M. DE SALLUS

Je ne comprends pas très bien.

JACQUES DE RANDOL

C'est fort simple. Quand, je vais chez les gens

qui me plaisent comme Mme de Sallus, ou comme vous, je ne tiens nullement à me rencontrer chez eux avec le tout-Paris qui passe ses après-midi à semer des fleurs d'esprit de salon en salon. Je connais ces fleurs et ces semences. Il suffit de l'entrée d'une de ces dames ou d'un de ces hommes pour me gâter tout le plaisir que j'ai eu en trouvant seule la femme que j'étais venu voir. Or, quand je me suis laissé pincer sur mon siège, je suis perdu ; je ne sais plus m'en aller, je me laisse prendre dans l'engrenage de la conversation courante ; et comme j'en connais toutes les demandes et toutes les réponses, mieux que celles du catéchisme, je ne peux plus m'arrêter : il faut que j'aille jusqu'au bout, jusqu'à la dernière considération sur la pièce, ou le livre, ou le divorce, ou le mariage, ou la mort du jour. Vous comprenez alors pourquoi je me lève brusquement à toutes les menaces de la sonnette ?

M. DE SALLUS, *riant*.

C'est très vrai, ce que vous dites. Nos maisons sont inhabitables de quatre à sept. Nos femmes

n'ont pas le droit de se plaindre si nous les lâchons pour le cercle.

MADAME DE SALLUS

Je ne peux pourtant pas recevoir ces demoiselles du ballet, ou ces dames du chant et de la comédie, et tous les artistes peintres, poètes, musiciens et autres des Mirlitons, pour vous garder près de moi.

M. DE SALLUS

Je n'en demande pas tant. Quelques hommes d'esprit et quelques jolies femmes et pas de foule.

MADAME DE SALLUS

C'est impossible. On ne peut pas fermer sa porte.

JACQUES DE RANDOL

Non, on ne peut pas, en effet, endiguer cette coulée de niais à travers les salons.

M. DE SALLUS

Pourquoi ?

MADAME DE SALLUS

Parce que c'est comme ça, aujourd'hui.

M. DE SALLUS

C'est dommage. J'aimerais beaucoup une intimité restreinte et choisie.

MADAME DE SALLUS

Vous ?

M. DE SALLUS

Mais oui ! moi !

MADAME DE SALLUS, *riant*.

Ah ! ah ! ah ! La jolie intimité que vous me feriez ! Ah ! Les charmantes femmes et les hommes comme il faut ! C'est moi qui quitterais la maison, alors !

M. DE SALLUS

Ma chère amie, je demanderais seulement trois ou quatre femmes comme vous.

MADAME DE SALLUS

Vous dites ?

M. DE SALLUS

Trois ou quatre femmes comme vous.

MADAME DE SALLUS

S'il vous en faut quatre je comprends que vous ayez trouvé la maison déserte.

M. DE SALLUS

Vous saisissez fort bien ce que je veux dire, et je n'ai pas besoin de m'expliquer davantage. Il me suffit que vous soyez seule chez vous pour que je m'y plaise plus que partout ailleurs.

MADAME DE SALLUS

Je ne vous reconnais plus. Mais vous êtes malade, très malade ! Peut-être allez-vous

mourir !

M. DE SALLUS

Raillez-moi tant que vous voudrez, je ne me fâcherai pas.

MADAME DE SALLUS

Et ça va durer ?

M. DE SALLUS

Toujours.

MADAME DE SALLUS

Souvent homme varie.

M. DE SALLUS

Mon cher Randol, voulez-vous me faire le plaisir de dîner avec nous ? Vous détournerez les épigrammes que ma femme semble avoir aiguisées pour moi.

JACQUES DE RANDOL

Merci mille fois, vous êtes tout à fait gentil,

mais je ne suis pas libre.

M. DE SALLUS

Je vous en prie, faites-vous libre.

JACQUES DE RANDOL

Vrai, je ne peux pas.

M. DE SALLUS

Vous dînez en ville ?

JACQUES DE RANDOL

Oui... C'est-à-dire, non... J'ai un rendez-vous à neuf heures.

M. DE SALLUS

Très important ?

JACQUES DE RANDOL

Très important.

M. DE SALLUS

De femme ?

JACQUES DE RANDOL

Mon cher !...

M. DE SALLUS

Soyez discret... Mais ça ne vous empêche pas de dîner avec nous.

JACQUES DE RANDOL

Merci, je ne peux pas.

M. DE SALLUS

Vous partirez quand vous voudrez.

JACQUES DE RANDOL

Et mon habit ?

M. DE SALLUS

Je l'envoie chercher.

JACQUES DE RANDOL

Non... vrai... merci.

M. DE SALLUS, *à sa femme.*

Ma chère, gardez donc Randol.

MADAME DE SALLUS

Mon cher, je vous avoue que je n'y tiens pas beaucoup.

M. DE SALLUS

Vous êtes charmante pour tout le monde, ce soir. Et pourquoi ?

MADAME DE SALLUS

Mon Dieu ! Je ne tiens pas à garder mes amis pour vous faire plaisir à vous et pour vous retenir chez vous. Amenez les vôtres.

M. DE SALLUS

Je resterai de toute façon, et vous m'aurez alors en tête à tête.

MADAME DE SALLUS

Allons donc ?

M. DE SALLUS

Mais oui.

MADAME DE SALLUS

Toute la soirée ?

M. DE SALLUS

Toute la soirée.

MADAME DE SALLUS, *ironique*.

Mon Dieu, quelle peur vous me faites ! Et en quel honneur ?

M. DE SALLUS

Pour avoir le plaisir d'être près de vous.

MADAME DE SALLUS

Tiens, mais vous êtes en d'excellentes dispositions.

M. DE SALLUS

Alors priez Randol de rester.

MADAME DE SALLUS

M. de Randol fera ce qu'il lui plaira. Il sait bien qu'il m'est toujours agréable de le voir. (*Elle se lève et après avoir réfléchi.*) Vous dînez avec nous, monsieur de Randol. Vous pourrez partir ensuite.

JACQUES DE RANDOL

Avec plaisir, madame.

MADAME DE SALLUS

Je vous demande une minute. Il est huit heures. On va servir. (*Elle sort.*)

Scène III

M. de Sallus, Jacques de Randol.

M. DE SALLUS

Mon cher, vous me rendriez un vrai service en passant la soirée ici.

JACQUES DE RANDOL

Je vous assure que je ne peux pas.

M. DE SALLUS

C'est tout à fait, tout à fait impossible ?

JACQUES DE RANDOL

Tout à fait.

M. DE SALLUS

Cela me désole.

JACQUES DE RANDOL

Et pourquoi ?

M. DE SALLUS

Oh ! pour des raisons intimes. Parce que... j'ai besoin de faire la paix avec ma femme.

JACQUES DE RANDOL

La paix ? Vous êtes donc mal ensemble ?

M. DE SALLUS

Pas très bien, comme vous avez pu le voir.

JACQUES DE RANDOL

Par votre faute ou par la sienne ?

M. DE SALLUS

Par la mienne.

JACQUES DE RANDOL

Diable !

M. DE SALLUS

Oui, j'avais des ennuis au-dehors, des ennuis sérieux, et cela m'avait mis de mauvaise humeur, de sorte que j'ai été taquin, agressif envers elle.

JACQUES DE RANDOL

Mais je ne vois pas trop en quoi un tiers peut contribuer à une paix de cette nature.

M. DE SALLUS

Vous me donnez le moyen de lui faire comprendre délicatement, en évitant toute explication, heurt ou froissement, que mes intentions sont changées.

JACQUES DE RANDOL

Alors, vous avez des intentions de... de rapprochement ?

M. DE SALLUS

Non... non... au contraire.

JACQUES DE RANDOL

Pardon... Je ne comprends plus.

M. DE SALLUS

Je désire rétablir et maintenir un *statu quo* de neutralité pacifique. Une sorte de paix de Platon. (*Riant.*) Mais j'entre en des détails qui ne vous intéressent pas.

JACQUES DE RANDOL

Pardon encore. Du moment que je joue un rôle en cette affaire, je désire savoir au juste quel est ce rôle.

M. DE SALLUS

Oh ! un rôle de conciliateur.

JACQUES DE RANDOL

Alors vous voulez la paix avec des traités et des libertés pour vous ?

M. DE SALLUS

Vous y êtes.

JACQUES DE RANDOL

Ce qui revient à dire qu'après les ennuis dont vous me parliez tout à l'heure, et qui sont finis, vous désirez être tranquille chez vous pour jouir du bonheur que vous avez conquis au dehors.

M. DE SALLUS

Enfin, mon cher, la situation est tendue entre ma femme et moi, très tendue, et j'aime mieux ne pas me trouver seul avec elle tout d'abord, parce que ma position serait fausse.

JACQUES DE RANDOL

Mon cher, en ce cas, je reste.

M. DE SALLUS

Toute la soirée ?

JACQUES DE RANDOL

Toute la soirée.

M. DE SALLUS

Merci, vous êtes un ami. Je reconnaîtrai cela à

l'occasion.

JACQUES DE RANDOL

Oh ! mon cher ! (*Un silence.*) Vous étiez à l'Opéra, hier ?

M. DE SALLUS

Bien entendu.

JACQUES DE RANDOL

Ça a très bien marché ?

M. DE SALLUS

Admirablement.

JACQUES DE RANDOL

La Santelli a eu un gros succès personnel ?

M. DE SALLUS

Pas un succès, un triomphe. On l'a rappelée six fois.

JACQUES DE RANDOL

Elle est vraiment très bonne.

M. DE SALLUS

Admirable ! jamais on n'avait mieux chanté. Au premier acte, elle a son grand récitatif : « Ô prince des croyants, écoute ma prière ! » qui a fait se lever tout l'orchestre. Et au troisième, après sa phrase : « Clair paradis de la beauté », je n'avais jamais vu un enthousiasme pareil.

JACQUES DE RANDOL

Elle était contente ?

M. DE SALLUS

Ravie, folle.

JACQUES DE RANDOL

Vous la connaissez beaucoup ?

M. DE SALLUS

Mais oui, depuis longtemps. J'ai même soupé chez elle avec des amis, cette nuit, après la

représentation.

JACQUES DE RANDOL

Vous étiez nombreux ?

M. DE SALLUS

Non, une dizaine. Elle a été délicieuse.

JACQUES DE RANDOL

Elle est agréable dans l'intimité ?

M. DE SALLUS

Exquise. Et puis, c'est une femme. Je ne sais pas si vous pensez comme moi, mais je trouve qu'il n'y a presque pas de femmes.

JACQUES DE RANDOL, *riant*.

Mais si, j'en connais.

M. DE SALLUS

Oui, vous connaissez des femmes qui ont l'air femme, mais qui ne le sont pas.

JACQUES DE RANDOL

Définissez.

M. DE SALLUS

Mon Dieu, nos femmes, nos femmes du monde, à de très rares exceptions près, sont des objets de représentation ; jolies, distinguées, elles n'ont de charme que dans leurs salons. Leur vrai rôle consiste à faire admirer leur grâce extérieure, factice et superficielle.

JACQUES DE RANDOL

On les aime, pourtant.

M. DE SALLUS

Rarement.

JACQUES DE RANDOL

Permettez.

M. DE SALLUS

Oui, les rêveurs ; mais les véritables hommes, les passionnés, positifs et tendres, n'aiment pas la

femme du monde d'aujourd'hui, qui est incapable d'amour. D'ailleurs, mon cher, regardez autour de vous. Vous connaissez des liaisons, car on sait tout ; pouvez-vous citer un seul amour, un amour désordonné, comme il y en avait autrefois, inspiré par une femme de notre entourage ? Non, n'est-ce pas ? Cela flatte d'en avoir une pour maîtresse, oui ; cela flatte, cela amuse, puis cela lasse. Regardez, au contraire, les femmes de théâtre, il n'y en a pas une qui n'ait au moins cinq ou six passions à son actif, des actes de folie, des ruines, des duels, des suicides. On les aime, parce qu'elles savent se faire aimer et qu'elles sont des amoureuses, des femmes. Oui, elles ont gardé la science de conquérir l'homme, la séduction du sourire, une manière d'attirer, de prendre, d'envelopper notre cœur, d'ensorceler le regard, même sans être belles à proprement parler. Une puissance d'envahissement enfin qu'on ne retrouve jamais chez nos femmes.

JACQUES DE RANDOL

Et la Santelli est une séductrice de cette race ?

M. DE SALLUS

La première de toutes, peut-être. Ah ! la gueuse, elle sait se faire désirer, celle-là !

JACQUES DE RANDOL

Rien que ça ?

M. DE SALLUS

Une femme ne se donne jamais la peine de se faire beaucoup désirer quand elle n'a pas d'autre intention.

JACQUES DE RANDOL

Diable ! Vous allez me faire croire que vous avez eu deux premières dans la même soirée.

M. DE SALLUS

Mais non, mon cher, ne supposez pas des choses pareilles !

JACQUES DE RANDOL

Mon Dieu, vous aviez l'air si satisfait, si triomphant, si désireux d'avoir le calme chez

vous. Si je me suis trompé, je le regrette... pour
vous.

M. DE SALLUS

Admettons que vous vous êtes trompé, et...

Scène IV

Les mêmes, Mme de Sallus.

M. DE SALLUS, *très gai.*

Eh bien ! ma chère, il reste... il reste... et c'est moi qui ai obtenu ça.

MADAME DE SALLUS

Mes compliments... Et comment avez-vous fait ce miracle.

M. DE SALLUS

Bien facilement, en causant.

MADAME DE SALLUS

Et de quoi avez-vous parlé ?

JACQUES DE RANDOL

Du bonheur qu'on éprouve à rester tranquillement chez soi.

MADAME DE SALLUS

Je goûte peu ce bonheur-là, moi, j'adore voyager.

JACQUES DE RANDOL

Mon Dieu ! Il y a temps pour tout. Les voyages sont parfois intempestifs.

MADAME DE SALLUS

Et votre rendez-vous, si important, à neuf heures ? Vous y avez renoncé, monsieur de Randol ?

JACQUES DE RANDOL

Oui, madame.

MADAME DE SALLUS

Vous êtes changeant.

JACQUES DE RANDOL

Mais non ! mais non ! je suis opportuniste.

M. DE SALLUS

Vous permettez que j'écrive un mot.

*Il va s'asseoir à son bureau,
à l'autre bout du salon.*

MADAME DE SALLUS, à *Jacques de Randol*.

Que s'est-il passé ?

JACQUES DE RANDOL

Rien, tout va bien.

MADAME DE SALLUS

Quand partons-nous, alors ?

JACQUES DE RANDOL

Nous ne partons plus.

MADAME DE SALLUS

Vous êtes fou. Pourquoi ?

JACQUES DE RANDOL

Ne me le demandez pas.

MADAME DE SALLUS

Je suis sûre qu'il nous tend un piège.

JACQUES DE RANDOL

Mais non. Il est très tranquille, très content, sans aucun soupçon.

MADAME DE SALLUS

Alors, quoi ?

JACQUES DE RANDOL

Soyez calme. Il est heureux.

MADAME DE SALLUS

Ça n'est pas vrai.

JACQUES DE RANDOL

Mais oui. Il a répandu son bonheur dans mon sein.

MADAME DE SALLUS

C'est une feinte, il nous veut espionner.

JACQUES DE RANDOL

Mais non. Il est confiant et pacifique, il n'a peur que de vous.

MADAME DE SALLUS

De moi ?

JACQUES DE RANDOL

Mais oui. Comme vous aviez peur de lui tout à l'heure.

MADAME DE SALLUS

Vous perdez la tête. Mon Dieu ! que vous êtes léger !

JACQUES DE RANDOL

Tenez, je parierais que c'est lui qui va sortir ce soir.

MADAME DE SALLUS

En ce cas, partons aussitôt.

JACQUES DE RANDOL

Mais non. Je vous dis qu'il n'y a plus rien à craindre.

MADAME DE SALLUS

Oh ! vous finirez par m'exaspérer avec votre aveuglement.

M. DE SALLUS, *de loin.*

Ma chère amie, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. J'ai pu reprendre chaque semaine votre loge à l'Opéra.

MADAME DE SALLUS

Vous êtes vraiment trop aimable de me donner le moyen d'applaudir souvent Mme Santelli.

M. DE SALLUS, *de loin.*

Elle a beaucoup de talent.

JACQUES DE RANDOL

Et on la dit charmante.

MADAME DE SALLUS, *nerveuse*.

Il n'y a que ces filles-là pour plaire aux hommes.

JACQUES DE RANDOL

Vous êtes injuste.

MADAME DE SALLUS

Oh ! mon cher monsieur, il n'y a qu'elles pour qui on fasse des folies. Et c'est là, entendez-vous, la seule mesure de l'amour.

M. DE SALLUS, *de loin*.

Pardon, ma chère amie, on ne les épouse pas ; et c'est la seule vraie folie qu'on puisse faire pour une femme.

MADAME DE SALLUS

La belle avance ! On subit tous leurs caprices.

JACQUES DE RANDOL

N'ayant rien à perdre, elle n'ont rien à ménager.

MADAME DE SALLUS

Ah ! les hommes sont de tristes êtres ! On épouse une jeune fille parce qu'elle est sage, – et on l'abandonne le lendemain, – et on s'affole d'une fille qui n'est pas jeune, uniquement parce qu'elle n'est pas sage et que tous les hommes connus et riches ont passé par ses bras. Plus elle en a eu, plus elle est cotée, plus elle vaut cher, plus on la respecte, de ce respect particulier de Paris qui ne distingue pas autre chose que le degré de renommée, dû uniquement au tapage qu'on fait, d'où qu'on le fasse. Ah ! vous êtes gentils, messieurs.

M. DE SALLUS, *souriant de loin.*

Prenez garde ! On croirait que vous êtes jalouse.

MADAME DE SALLUS

Moi ? Pour qui donc me prenez-vous ?

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame la comtesse est servie !

Il remet une lettre à Sallus.

MADAME DE SALLUS, *à Jacques de Randol.*

Votre bras, monsieur.

JACQUES DE RANDOL, *bas.*

Je vous aime !

MADAME DE SALLUS

Si peu !

JACQUES DE RANDOL

De toute mon âme !

M. DE SALLUS, *qui lit sa lettre.*

Allons, bon ! Il va falloir que je sorte ce soir.

Table

Acte premier.....	6
Acte deuxième	73

Cet ouvrage est le 676^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.